

Le recueil poétique-5e-parcours 2

“Illumination”

Voici la nuit : la poésie illumine mes instants
Voici l'exaltation qui peigne mes cordes vocales
Quel est ce feu, merveille étrange, qui m'abreuve ?
Voici que le parfum de l'âme embaume le corps de mes rêves
Je ne sais de quelle montagne, de quel sommet d'espoir
Voici que souffle une brise nouvelle sur la saison de ma fin
Du halo de lumière me vient une transparence, luminescence
Voici que n'ont plus d'autre désir mes larmes et mes soupirs
Les étincelles de mes plaintes font une poussière d'étoiles
Voici que la colombe de mes prières fait son nid dans l'empyrée
Mes larmes incontrôlées sur les lignes de mon livre
Voici qu'elles tombent, goutte à goutte, vois-tu ô mon Dieu
De mes paroles dans un cahier, de mes mots tumultueux
Voici que gronde une tourmente, fruit de mon silence obstiné
Aube, chère aube, ne déchire pas la soie imaginaire
Voici que je suis plus heureuse la nuit, quand poésie illumine mes instants

Nadia Anjuma, traduction de Leyli Anvar, époque contemporaine

“Les Fenêtres”

Celui qui regarde du dehors à travers une fenêtre ouverte, ne voit jamais autant de choses que celui qui regarde une fenêtre fermée. Il n'est pas d'objet plus profond, plus mystérieux, plus fécond, plus ténébreux, plus éblouissant qu'une fenêtre éclairée d'une chandelle. Ce qu'on peut voir au soleil est toujours moins intéressant que ce qui se passe derrière une vitre. Dans ce trou noir ou lumineux vit la vie, rêve la vie, souffre la vie.

Par-delà des vagues de toits, j'aperçois une femme mûre, ridée déjà, pauvre, toujours penchée sur quelque chose, et qui ne sort jamais. Avec son visage, avec son vêtement, avec son geste, avec presque rien, j'ai refait l'histoire de cette femme, ou plutôt sa légende, et quelquefois je me la raconte à moi-même en pleurant.

Si c'eût été un pauvre vieux homme, j'aurais refait la sienne tout aussi aisément.

Et je me couche, fier d'avoir vécu et souffert dans d'autres que moi-même.

Peut-être me direz-vous : « Es-tu sûr que cette légende soit la vraie ? » Qu'importe ce que peut être la réalité placée hors de moi, si elle m'a aidé à vivre, à sentir que je suis et ce que je suis ?

Charles Baudelaire, *Petits poèmes en prose* (XXXV), 1869

“Vivre le temps”

Si je fais couler du sable
De ma main gauche à ma paume droite,

C'est bien sûr pour le plaisir
De toucher la pierre devenue poudre,

Mais c'est aussi et davantage
Pour donner du corps au temps,

Pour ainsi sentir le temps
Couler, s'écouler

Et aussi le faire
Revenir en arrière, se renier.

En faisant glisser du sable,
J'écris un poème contre le temps.

Eugène Guillevic, *Art Poétique*, Editions Gallimard, 1989

“Sensation”

Par les soirs bleus d'été, j'irai dans les sentiers,
Picoté par les blés, fouler l'herbe menue :
Rêveur, j'en sentirai la fraîcheur à mes pieds.
Je laisserai le vent baigner ma tête nue.

Je ne parlerai pas, je ne penserai rien :
Mais l'amour infini me montera dans l'âme,
Et j'irai loin, bien loin, comme un bohémien,
Par la Nature, - heureux comme avec une femme.

Arthur Rimbaud, *Poésies*, 1895

“Quel bien que la vie !”

Qu'il est doux d'être au monde, et quel bien que la vie !
Tu le disais ce soir par un beau jour d'été.
Tu le disais, ami, dans un site enchanté,
Sur le plus vert coteau de ta forêt chérie.

Nos chevaux, au soleil, foudraient l'herbe fleurie :
Et moi, silencieux, courant à ton côté,
Je laissais au hasard flotter ma rêverie ;
Mais dans le fond du cœur je me suis répété :

Oui, la vie est un bien, la joie est une ivresse ;
Il est doux d'en user sans crainte et sans soucis ;
Il est doux de fêter les dieux de la jeunesse,

De couronner de fleurs son verre et sa maîtresse,
D'avoir vécu trente ans comme Dieu l'a permis,
Et, si jeunes encor, d'être de vieux amis.

Alfred de Musset, *Poésies nouvelles*, 1850

“Le buffet”

C'est un large buffet sculpté ; le chêne sombre,
Très vieux, a pris cet air si bon des vieilles gens ;
Le buffet est ouvert, et verse dans son ombre
Comme un flot de vin vieux, des parfums engageants ;

Tout plein, c'est un fouillis de vieilles vieilleries,
De linges odorants et jaunes, de chiffons
De femmes ou d'enfants, de dentelles flétries,
De fichus de grand'mère où sont peints des griffons ;

- C'est là qu'on trouverait les médaillons, les mèches
De cheveux blancs ou blonds, les portraits, les fleurs sèches
Dont le parfum se mêle à des parfums de fruits.

- Ô buffet du vieux temps, tu sais bien des histoires,
Et tu voudrais conter tes contes, et tu bruis
Quand s'ouvrent lentement tes grandes portes noires.

Arthur Rimbaud, *Cahier de Douai*, 1870

“Îles”

A Palma de Majorque
Tout le monde est heureux
On mange dans la rue
Des sorbets au citron

Des fiacres plus jolis
Que des violoncelles
Vous attendent au port
Pour vous mettre à l'hôtel

Racontez-moi encore
Palma des Baléares
Je ne connais qu'une île
Au milieu de la Marne

Elle est petite en tôle
Comme un tir de la foire
Mon cœur est l'oeuf qui danse
Sur le haut du jet d'eau

Monsieur le photographe
Un oiseau va sortir
La noce qui s'embarque
Je reste seul sauvage

Marquises Carolines
Votre nom sur la carte
Grave le mien dans l'arbre
Près de la balançoire

Express et paquebots
Qui bercent nos voyages
Ce sont les bateaux-mouches
Et les trains de plaisir

de Jean Cocteau, *Poésies*, 1917-1920, *Oeuvres poétiques complètes*

“Le voyage”

Dans la station de métro.
Le coude à coude entre les affiches
Dans une lumière morte au regard égaré.
Le train arriva pour emmener
les visages et les porte-documents.
À la prochaine, l'obscurité. Nous étions assis
comme des statues dans ces voitures
qui dérapaient dans les cavernes.
Contraintes, rêveries, servitudes.
On vendait les nouvelles de la nuit
aux arrêts situés sous le niveau de la mer.
Les gens étaient en mouvement, chagrins et
taciturnes sous le cadran des horloges.
Le train transportait
les pardessus et les âmes.
Dans tous les sens, des regards
lors du voyage dans la montagne.
Et nul changement en vue.
Près de la surface pourtant, les bourdons
de la liberté s'étaient mis à vrombir.
Nous sortîmes de terre.
Une seule fois, le pays battit
des ailes avant de s'immobiliser
à nos pieds, vaste et verdoyant.
Les épis de blé arrivaient en vol
au-dessus des quais.
Terminus! J'étais allé
bien au-delà.
Combien étions-nous encore? Quatre,
cinq, à peine plus.
Et les maisons, les routes, les nuages,
les criques bleues et les montagnes
ouvrirent leurs fenêtres.

Tomas Tranströmer, “Le voyage”, *Baltiques*, 1974

“La plage de Guarujá”

Il est quatorze heures nous sommes enfin à quai
J'ai découvert un paquet d'hommes à l'ombre dans l'ombre ramassée d'une grue
Certificats médicaux passeport douane
Je débarque
Je ne suis pas assis dans l'auto qui m'emporte mais dans la chaleur molle
épaisse rembourrée comme une carrosserie
Mes amis qui m'attendent depuis sept heures du matin sur le quai ensoleillé ont
encore tout juste la force de me serrer la main
Toute la ville retentit de jeunes klaxons qui se saluent
De jeunes klaxons qui nous raniment
De jeunes klaxons qui nous donnent faim
De jeunes klaxons qui nous mènent déjeuner sur la plage de Guarujá
Dans un restaurant rempli d'appareils à sous tirs électriques oiseaux mécaniques
appareils automatiques qui vous font les lignes de la main gramophones qui vous
disent la bonne aventure et où l'on mange de la bonne vieille cuisine brésilienne
savoureuse épicée nègre indienne

Blaise Cendrars, *Feuilles de route*, 1924

“Déménager”

Quitter un appartement. Vider les lieux. Décamper. Faire place nette.
Débarrasser le plancher.
Inventorier, ranger, classer, trier.
Éliminer, jeter, fourguer.
Casser.
Brûler.
Descendre, desceller, déclouer, décoller, dévisser, décrocher.
Débrancher, détacher, couper, tirer, démonter, plier, couper.
Rouler.
Empaqueter, emballer, sangler, nouer, empiler, rassembler, entasser, ficeler, envelopper, protéger, recouvrir, entourer, serrer.
Enlever, porter, soulever.
Balayer.
Fermer.
Partir.

Georges Perec, *Espèces d'espaces*, 1974

“Fenêtres ouvertes”Le matin-En dormant

J'entends des voix. Lueurs à travers ma paupière.
Une cloche est en branle à l'église Saint-Pierre.
Cris des baigneurs. Plus près ! plus loin ! non, par ici !
Non, par là ! Les oiseaux gazouillent, Jeanne aussi.
Georges l'appelle. Chant des coqs. Une truella
Racle un toit. Des chevaux passent dans la ruelle.
Grincement d'une faux qui coupe le gazon.
Chocs. Rumeurs. Des couvreurs marchent sur la maison.
Bruits du port. Sifflement des machines chauffées.
Musique militaire arrivant par bouffées.
Brouhaha sur le quai. Voix françaises. Merci.
Bonjour. Adieu. Sans doute il est tard, car voici
Que vient tout près de moi chanter mon rouge-gorge.
Vacarme de marteaux lointains dans une forge.
L'eau clapote. On entend haleter un steamer.
Une mouche entre. Souffle immense de la mer.

de Victor Hugo, *L'Art d'être grand-père*, 1877

“Une sonate de Mozart”

Plongez vos mains dans une rivière.
Regardez l'eau qui se heurte à cet obstacle
imprévu, sa manière gaie de tourner. Laissez
la fraîcheur monter de vos mains à votre
âme. Accroupi, tête vide, comme un enfant
devant un grillon, écoutez l'eau qui passe,
l'insolence claire du temps qui fuit: vous
venez de sentir, de voir et d'entendre une
sonate de Mozart pour violon et piano.

Christian Bobin, *Mozart et la pluie*, 1997

“Déjeuner du matin”

Il a mis le café
Dans la tasse
Il a mis le lait
Dans la tasse de café
Il a mis le sucre
Dans le café au lait
Avec la petite cuiller
Il a tourné
Il a bu le café au lait
Et il a reposé la tasse
Sans me parler

Il a allumé
Une cigarette
Il a fait des ronds
Avec la fumée
Il a mis les cendres
Dans le cendrier
Sans me parler
Sans me regarder

Il s'est levé
Il a mis
Son chapeau sur sa tête
Il a mis son manteau de pluie
Parce qu'il pleuvait
Et il est parti
Sous la pluie
Sans une parole
Sans me regarder

Et moi j'ai pris
Ma tête dans ma main
Et j'ai pleuré.

Jacques Prévert, *Paroles*, 1946

“Littérature”

Je voudrais aujourd'hui écrire de beaux vers
Ainsi que j'en lisais quand j'étais à l'école
Ça me mettait parfois les rêves à l'envers
Il est possible aussi que je sois un peu folle

Mais compter tous ces mots accoupler ces syllabes
Me paraît un travail fastidieux de fourmi
J'y perdrais mon latin mon chinois mon arabe
Et même le sommeil mon serviable ami

J'écrirai donc comme je parle et puis tant pis
Si quelque grammairien surgi de sa pénombre
Voulait me condamner avec hargne et dépit
Il est une autre science où je peux le confondre.

Robert Desnos, *Les Nuits blanches*, dans *Destinée arbitraire*, 1975

“Quel jour sommes-nous ?”

Quel jour sommes-nous ?
Nous sommes tous les jours
Mon amie
Nous sommes toute la vie
Mon amour
Nous nous aimons et nous vivons
Nous vivons et nous nous aimons
Et nous ne savons pas ce que c'est que la vie
Et nous ne savons pas ce que c'est que le jour
Et nous ne savons pas ce que c'est que l'amour.

Jacques Prévert, *Paroles*, 1946

“Apprendre à voir”

Les champs de blés mauves et les prés rouge sang
le tronc des arbres bleu le feuillage ocre ou brun
les agneaux verts les chèvres jaunes et les vaches argentées
le ruisseau de mercure et la mare de plomb
la ferme en sucre roux l'étable en chocolat
pourquoi pas pourquoi pas pourquoi pas pourquoi pas

Raymond Queneau, *Battre la campagne*, 1968

“Anagrammes”

Par le jeu des anagrammes,
Sans une lettre de trop,
Tu découvres le sésame
Des mots qui font d'autres mots.
Me croiras-tu si je m'écrie
Que toute neige a du génie ?

Vas-tu prétendre que je triche
Si je change ton chien en niche ?

Me traiteras-tu de vantard
Si une harpe devient un phare ?

Tout est permis en poésie.
Grâce aux mots, l'image est magie.

Pierre Coran, *Jaffabules*, Editions Gallimard, 1990, 2003

“Calligramme”

C'est dans cette fleur que bat mon cœur qui sent si bon et d'où
monte un beau ciel de nuées aromatiques enfants de cet oeillet plus
vivant que vos mains jointes ma bien aimée et plus pieux encore
que vos ongles.

Guillaume Apollinaire, *Poèmes à Lou*, 1914-1916

“Les points sur les -i”

Je te promets qu'il n'y aura pas d'i verts
Il y aura des i bleus
Des i blancs
Des i rouges
Des i violets, des i marron
Des i guanes, des i guanodons
Des i grecs et des i mages
Des i cônes, des i nattentiones
Mais il n'y aura pas d'i verts

Luc Bérimont, *La Poésie comme elle s'écrit*, 1979

“Le tatou”

Le tatou ayant cloué
sur son dos sa carapace
s'en va au bistro d'en face
à la belote jouer

à son cou, élégant, noué
un foulard de soie dépasse
jovial, sûr de lui, bonasse
voilà ce que le tatou est

le tatou tâte sa tatin
on joue tati à la télé
tatum au juke-box, o tatou

t'as tout l'air d'un tatou, t'as tout :
tétous, tutti, tout ! t'as ton teint
t'es tatoué, mais, tatou, que t'es laid !

Jacques Roubaud, *Les Animaux de tout le monde*, 1990